

*Histoire de ma fuite des prisons  
de la République de Venise  
qu'on appelle les Plombs*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Soliloque d'un penseur*  
*Le Duel*  
*Ma Voisine, la postérité*  
*Lana Caprina*

GIACOMO CASANOVA

*Histoire de ma fuite des prisons  
de la République de Venise  
qu'on appelle les Plombs*



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2010

*Vir fugiens denuo pugnavit.*  
Fuir, pour combattre encore.

#### AVANT-PROPOS

J.-J. ROUSSEAU, fameux relaps, écrivain très éloquent, philosophe visionnaire, jouant la misanthropie et ambitionnant la persécution, écrivit un avant-propos à sa *Nouvelle Héloïse*, qui est unique : il insulte le lecteur et ne l'indispose pas. Un petit avant-propos étant de saison dans tout ouvrage, j'en écris un aussi ; mais c'est pour vous procurer ma connaissance, mon cher lecteur, et pour me concilier votre amitié. Vous verrez, j'espère, que je ne prétends rien ni par mon style ni par des nouvelles et surprenantes découvertes en morale, comme l'auteur que je viens de nommer, qui n'écrivait pas comme on parle et qui, au lieu de décider en conséquence d'un système, il prononçait des aphorismes résultant d'un enchaînement casuel de ses chaudes circonlocutions, et non pas de la froide raison ; ses axiomes sont des paradoxes faits pour faire éternuer l'esprit : passés à la coupelle de l'entendement, ils se dispersent en fumée. Je vous prévient que dans cette histoire vous ne trouverez rien de nouveau que l'histoire, car pour ce qui regarde la morale, Socrate, Horace, Sénèque, Boèce et plusieurs autres ont tout dit. Tout ce que nous pouvons faire encore ne consiste qu'en portraits ; et il n'est pas nécessaire de posséder un grand génie pour en faire, même de fort jolis.

La première édition de l'*Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs* fut publiée à Leipzig, en 1788, chez le noble de Schönfeld.

© D.R. pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 1987, 2010.

Vous devez me vouloir du bien, mon cher lecteur, car sans nul autre intérêt que celui de vous amuser, et sûr de vous plaire, je vous présente une confession. Si un écrit de cette espèce n'est pas ce qu'on appelle une véritable confession, il faut le jeter par la fenêtre, car un auteur qui se loue n'est pas digne d'être lu. Je sens dans moi-même le repentir et l'humiliation, et c'est tout ce qu'il faut pour que ma confession soit parfaite; mais ne vous attendez pas à me trouver méprisable: une confession sincère ne peut rendre méprisable que celui qui l'est effectivement, et celui qui l'est est bien fou s'il la fait au public, dont tout homme sage doit aspirer à l'estime. Je suis donc certain que vous ne me mépriserez pas. Je n'ai jamais commis des fautes que trompé par mon cœur ou tyrannisé par une force abusive d'esprit que l'âge seul a pu dompter; et c'est assez pour me faire rougir: les sentiments d'honneur que me communiquèrent ceux qui m'ont appris à vivre furent toujours mes idoles, quoique non pas toujours à l'abri de la calomnie. Je n'ai point de plus grand mérite.

Trente-deux ans après l'événement, je me détermine à écrire l'histoire d'un fait qui me surprit à l'âge de trente, *nel mezzo del cammin di nostra vita* [Au milieu du chemin de notre vie (Dante)]. La raison qui m'oblige à l'écrire est celle de me soulager de la peine de la réciter toutes les fois que des personnes dignes de respect ou de mon amitié exigent ou me prient que je leur fasse ce plaisir. Il m'est arrivé cent fois de me trouver après le récit de cette histoire quelque altération dans la santé, causée ou

par le fort souvenir de la triste aventure ou par la fatigue soutenue par mes organes en devoir d'en détailler les circonstances. J'ai cent fois décidé de l'écrire, mais plusieurs raisons ne me l'ont jamais permis: elles sont toutes disparues aujourd'hui à l'aspect de celle qui me met la plume à la main.

Je ne me sens plus la force nécessaire à narrer ce fait, et je n'ai pas non plus celle de dire aux curieux qui me pressent de le leur réciter, que je ne l'ai pas; car j'aimerais mieux succomber aux dangereuses conséquences d'un effort qu'aller au-devant d'une odieuse suspicion de peu de complaisance. Voilà donc cette histoire, qui jusqu'à ce jour ne fut par moi communiquée *nisi amicis idque coactus* [qu'à des amis, et lorsqu'on m'en pressait (Horace)], parvenue à la possibilité de devenir publique. Soit. Je suis arrivé à un âge où il faut que je fasse à ma santé de bien plus grands sacrifices. Pour narrer, il faut avoir la faculté de bien prononcer. La langue déliée ne suffit pas, il faut avoir des dents, car les consonnes auxquelles elles sont nécessaires composent plus d'un tiers de l'alphabet, et j'ai eu le malheur de les perdre. L'homme peut s'en passer pour écrire, mais elles lui sont indispensables s'il veut parler et persuader.

Celui de survivre au dépérissement de nos membres et à la perte de ce dont notre individu a besoin pour son bien-être est un grand malheur, car la misère ne peut dépendre que du manque du nécessaire; mais si ce malheur arrive quand on est vieux, il ne faut pas s'en plaindre, puisque, si l'on a enlevé nos meubles, on nous a laissé du moins la

maison. Ceux qui, pour se délivrer de pareils maux, se sont tués, ont mal raisonné, puisqu'il est bien vrai qu'un homme qui se tue anéantit ses maux, mais il n'est pas vrai qu'il s'en délivre, puisqu'en se tuant il se prive de la faculté de sentir ce bénéfice. L'homme ne hait les maux que parce qu'ils sont incommodes à la vie : dès qu'il ne la possède plus, le suicide ne peut le délivrer de rien. *Debilem facito manu – Debilem pede, coxa – Lubricos quate dentes – Vita dum superest bene est* [Mécènes fut un galant homme / Il a dit quelque part : qu'on me rende impotent, / Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pauvre, qu'en somme / Je vive, c'est assez, je suis plus que content (Mécène, trad. Jean de La Fontaine)].

Ceux qui ont dit que les chagrins sont plus accablants que les plus grands maux qui affligent notre corps ont mal dit, puisque les maux de l'esprit n'attaquent que l'esprit, tandis que ceux du corps abattent l'un et désolent l'autre. Le vrai *sapiens*, l'homme sage est toujours et partout plus heureux que tous les rois de la terre, *nisi quum pituita molesta est* [sauf quand la pituite me tourmente (Horace)]. Il n'est pas possible de vivre longtemps sans que nos outils s'usent : je crois même que s'ils se conservassent exempts de détérioration, nous sentirions le coup de la mort avec beaucoup plus de sensibilité : la matière ne peut résister au temps sans perdre sa forme : *singula de nobis anni prædantur euntes* [les années en s'enfuyant nous volent toutes quelque chose (Horace)]. La vie est comme une coquine que nous aimons, à laquelle nous accordons à la fin toutes les conditions qu'elle nous impose, pourvu

qu'elle ne nous quitte pas : ceux qui ont dit qu'il faut la mépriser ont mal raisonné ; c'est la mort qu'il faut mépriser, et non pas la vie ; et ce n'est pas la même chose ; ce sont deux idées entièrement diverses : aimant la vie, j'aime moi-même, et je hais la mort parce qu'elle en est le bourreau : le sage cependant ne doit que la mépriser, parce que la haine est un sentiment qui incommode. Ceux qui la craignent sont un peu sots, car elle est inévitable ; et ceux qui la désirent sont des lâches, car chacun est le maître de se la donner.

Disposé à écrire l'histoire de ma fuite des prisons d'État de la république de Venise qu'on appelle les Plombs, je crois, avant que d'entrer en matière, devoir prévenir le lecteur sur un article où il pourrait s'aviser d'exercer sa critique. On ne veut pas que les auteurs parlent beaucoup d'eux-mêmes, et dans l'histoire que je vais écrire je parle de moi à tout moment. Je le prie donc de se disposer à m'accorder cette permission, et je l'assure qu'il ne trouvera jamais que je me fasse des éloges, car, Dieu merci, au milieu de tous mes malheurs, je me suis toujours reconnu pour leur première cause. Pour ce qui regarde mes réflexions et plusieurs menus détails, je laisse à tous ceux qui s'y ennuieront la belle liberté de les sauter.

Tout auteur qui prétend de faire penser tous ceux qui ne lisent que positivement pour se défendre de la tentation de penser est un impertinent. Je déclare que je n'ai rien écrit que dans la maxime de ne dire que la pure vérité, dont j'aurais cru de frustrer les lecteurs si j'eusse omis la moindre des choses qui

ont rapport à mon sujet. Quand on se détermine à exposer un fait qu'on peut se dispenser de narrer, on doit, ce me semble, le rendre tout pur et entier ou n'en rien dire. Il faut ajouter à cela que tout comme je me trouverais gêné si je dusse raconter toutes les circonstances de ce fait en le récitant, je me trouverais également gêné actuellement si, voulant l'écrire avec satisfaction, je fusse obligé par quelqu'un à passer sous silence la moindre des particularités qui ont rapport à ma matière. Pour me captiver le suffrage de tout le monde, j'ai cru de devoir me montrer avec toutes mes faiblesses tel que je me suis trouvé moi-même, en parvenant par là à me connaître : j'ai reconnu dans mon épouvantable situation mes égarements et j'ai trouvé des raisons pour me les pardonner. Ayant besoin de la même indulgence de la part de ceux qui me liront, je n'ai voulu leur rien cacher, car je préfère un jugement fondé sur la vérité et qui me condamne, à un qui pourrait m'être favorable fondé sur le faux.

Si l'on trouvera dans quelque endroit de l'histoire quelque trait amer contre le pouvoir qui m'a détenu et m'a pour ainsi dire forcé à m'abandonner aux risques auxquels l'exécution de mon projet m'a exposé, je déclare que mes plaintes ne peuvent être sorties que de la pure nature, car nulle aigreur préoccupe mon cœur ou mon esprit pour qu'elles puissent être nées de haine ou de colère. J'aime ma patrie et par conséquent ceux qui la gouvernent. Je n'ai pas approuvé alors ma détention, parce que la nature ne me l'a pas permis; mais je l'approuve aujourd'hui par rapport à l'effet qu'elle fit sur moi et au besoin que

j'avais d'une correction à ma conduite. Malgré cela, je condamne la maxime et les moyens. Si j'avais su mon crime et le temps qu'il me fallait pour l'expier, je ne me serais pas mis dans l'évident danger de perdre la vie, et ce qui m'aurait fait périr, si je fusse péri, aurait été l'économie d'un despotisme qui, vu ses funestes conséquences, devrait être aboli par ceux mêmes qui l'exercent.